MASTER
NEGATIVE
NO. 91-80052-2

AUTHOR:

DWELSHAUVERS,GEO.

TITLE:

LES METHODES DE LA PSYCHOLOGIE

PLACE:

[PARIS ?]

DATE:

[1907]

Master Negative #
91-80052-2

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

Dwelshauvers, Georges 1866-
Les méthodes de la psychologie; M. Bergson et la méthode intuitive [Paris? Revue du mois 1907]
p [536]-530 O

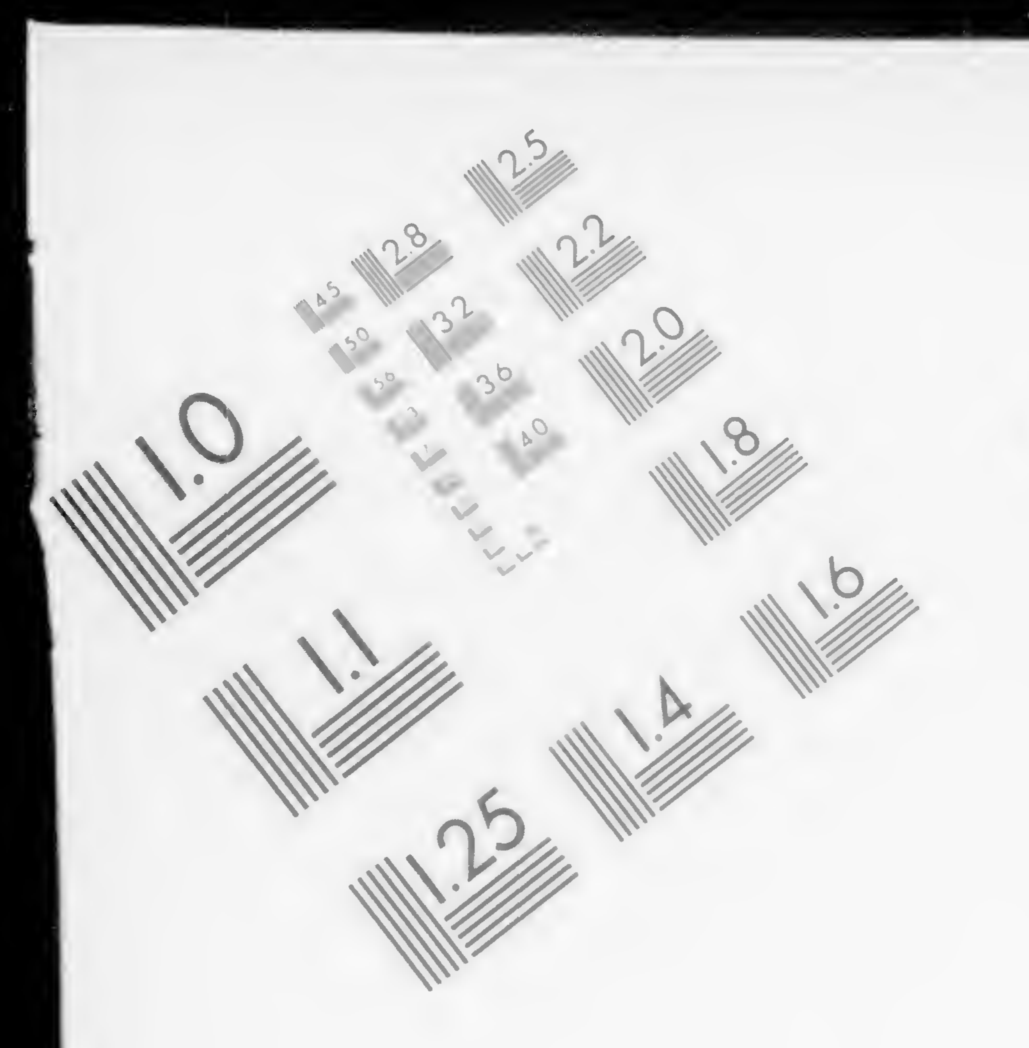
From Revue du mois 10 septembre 1907

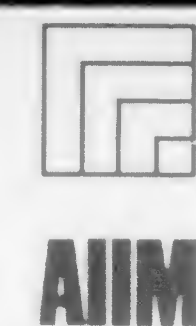
Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 5/23/91 INITIALS m8
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

BEST COPY
AVAILABLE



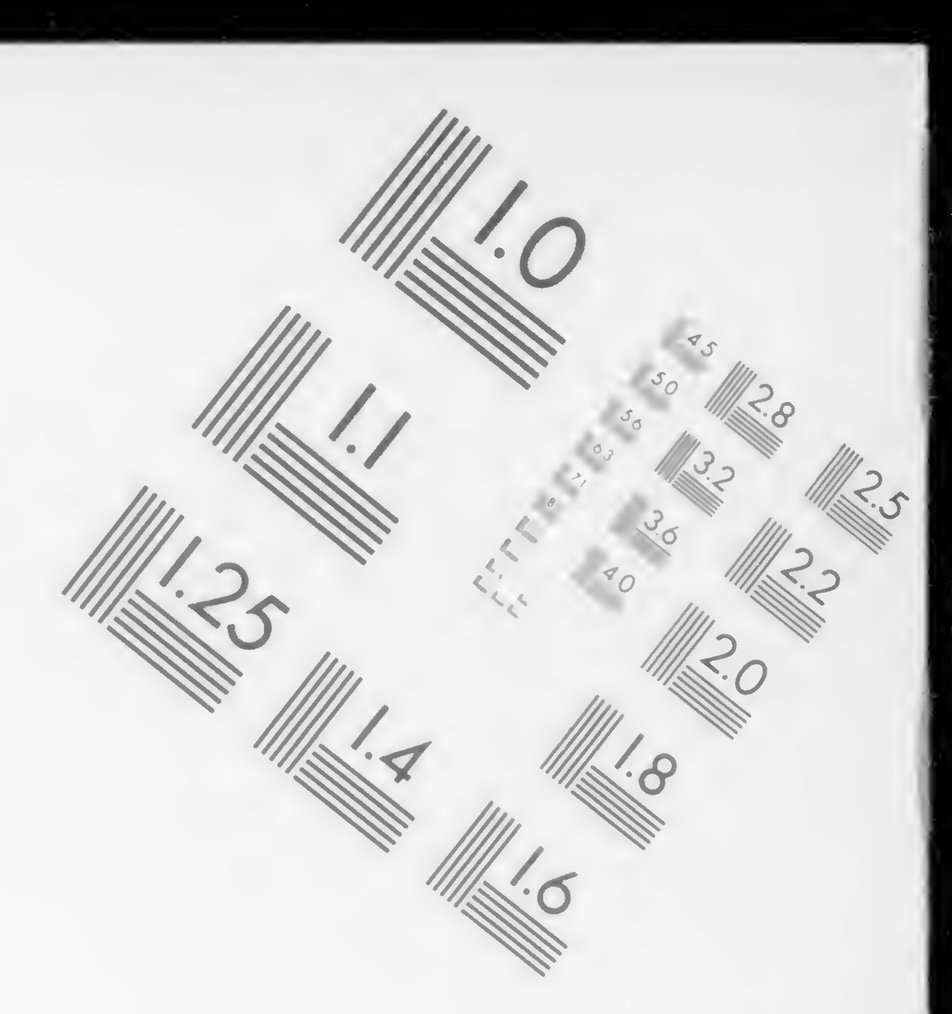


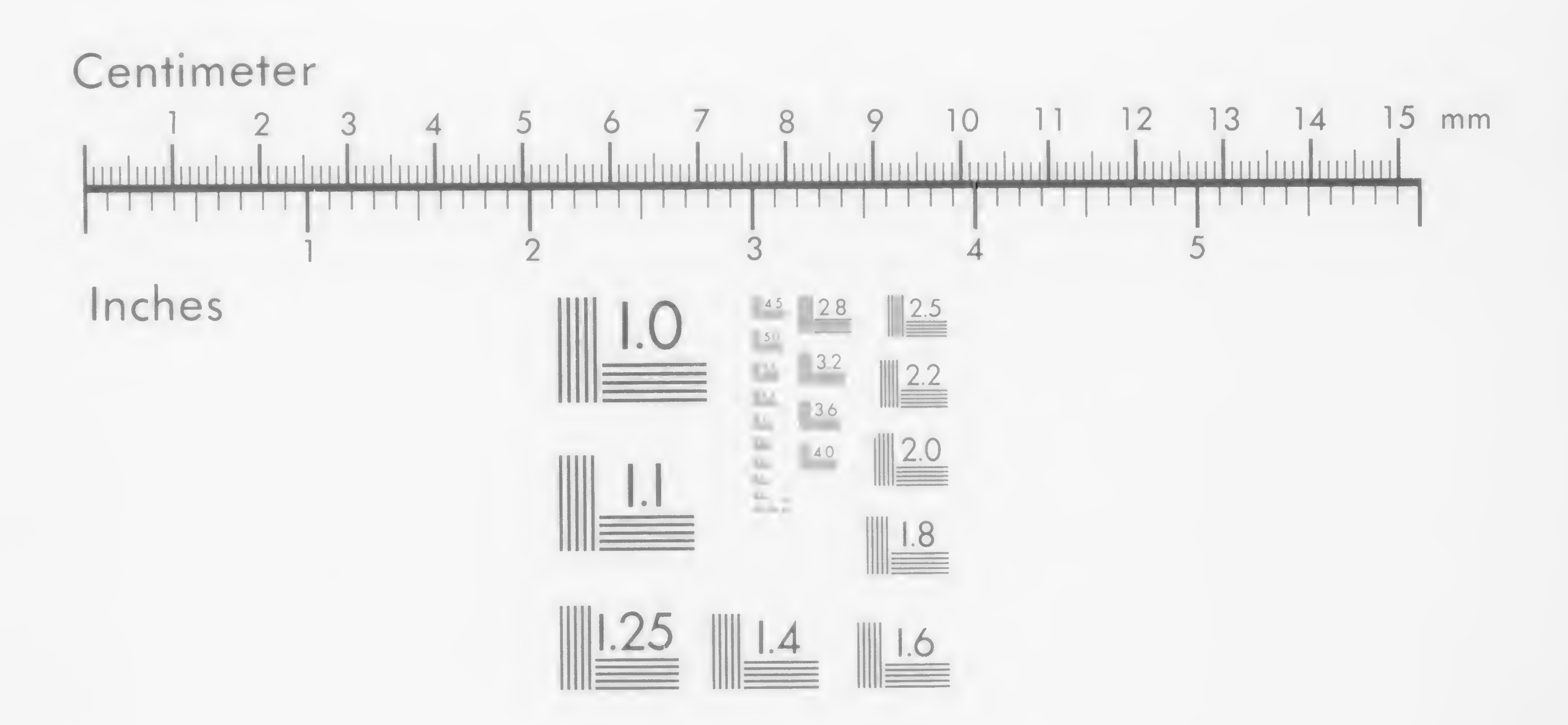
AIIM

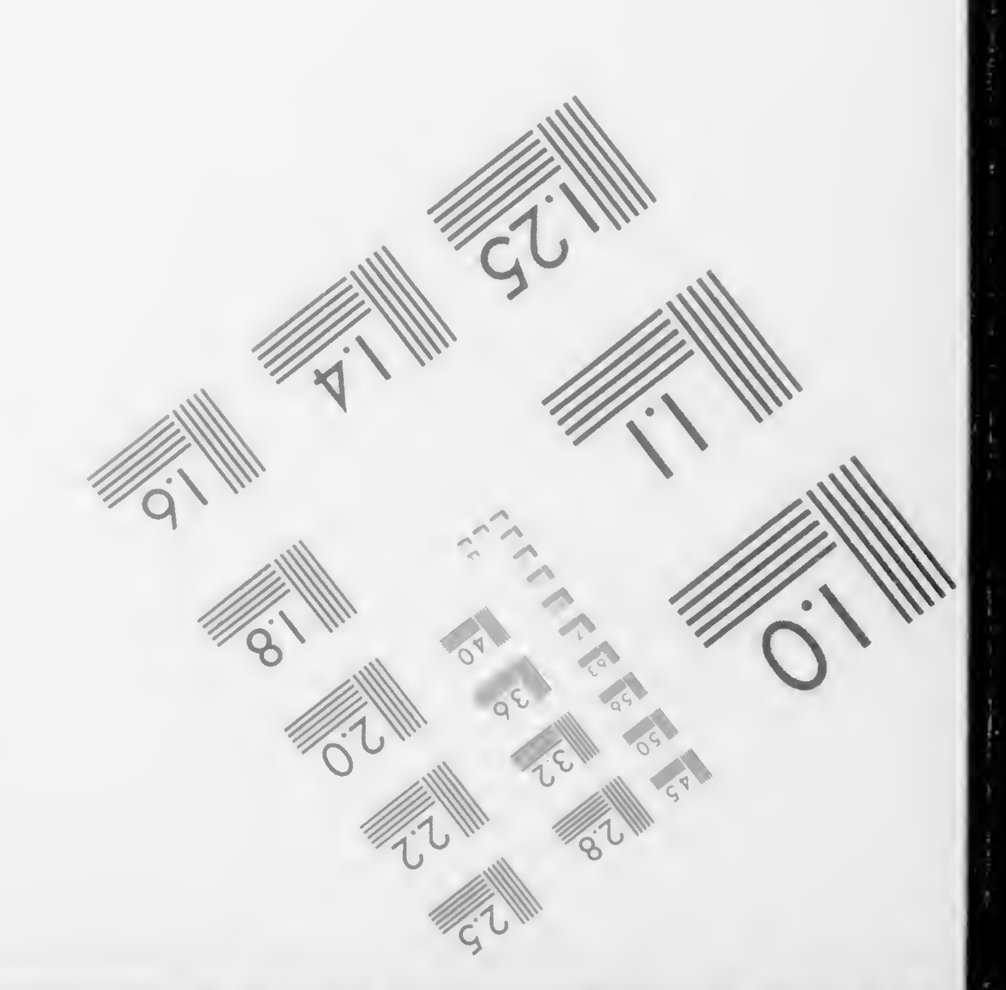
Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

301/587-8202







Dwelshauvers, Georges
Les méthodes de la psychologie:
M. Bergson et la méthode intuitive
1907



LES MÉTHODES DE LA PSYCHOLOGIE[1]

M. BERGSON
ET
LA MÉTHODE INTUITIVE

Les systèmes qui tentent d'expliquer la pensée par la combinaison d'éléments étrangers à elle et dont elle ne serait que la résultante (mouvements cérébraux, sensations et images en tant que copies des choses, associations mécaniques entre résidus de sensation), ces systèmes ont trouvé en M. Bergson un critique redoutable. Il faut remonter aux *Dialogues entre Hylas et Philonoüs* pour rencontrer une analyse psychologique aussi pénétrante et un style aussi souple, aussi apte à s'ajuster aux nuances les plus délicates de l'argumentation ; riches en suggestion, les livres de M. Bergson illustrent la langue philosophique au même titre que le *Discours de la méthode* ou les *Fondements de l'induction*. Après les *Données immédiates de la conscience* (1888) et *Matière et Mémoire* (1896), il serait difficile d'admettre encore que la vie consciente pût se décomposer en éléments mutuellement extérieurs, en atomes psychiques dont les combinaisons, calquées sur la loi d'attraction des physiciens, formeraient nos représentations, ou encore qu'elle pût se réduire à n'être que le contre-coup inutile d'une série de mouvements cérébraux.

Comme Jules Lagneau, comme Arthur Hannequin dans son *Introduction à la psychologie* (Paris, Masson, 1890), ce petit chef-d'œuvre de méthode et de critique, M. Bergson entend

[1] Voir *la Revue* du 10 mai 1906 ; t. I, p. 589.

leurs enfants aux écoles qui leur conviennent » ; un critique définissait récemment la liberté d'une manière originale et quelque peu paradoxale : « une déformation emphatique de l'idée de privilège[1] ».

Cependant, la phraséologie révolutionnaire laisse percer sous sa forme désuète et ampoulée, des arguments, — toujours les mêmes, — les éternels arguments, que l'on a employés et usés dans cette question de la liberté de l'enseignement, et il est intéressant de voir que, il y a plus d'un siècle, la question de doctrine était au même point qu'aujourd'hui, et que les hommes politiques actuels semblent parfois répéter, avec un esprit plus moderne, les idées des députés du Corps législatif, en l'an VI et l'an VII.

PAUL M. BONDOIS.

[1] R. de Gourmont. *La culture des idées*, 1900, in-8.

renoncer au dogmatisme commode qui, de la richesse de la vie mentale, extrait quelques formules, imitées des rapports mécaniques, telles que les rapports d'association des psychologues anglais, la loi psychophysique ou les explications du matérialisme psycho-physiologique. Il estime que le psychologue doit envisager sans découragement la complexité de la pensée, tenter de l'éclairer par l'intérieur et de la saisir dans sa réalité totale, sans la fragmenter ni l'arracher à elle-même.

La réalité consciente que nous vivons en nous, est autre chose que les combinaisons d'atomes ou les mouvements dans l'espace par lesquels on tente d'expliquer les faits dits matériels ; il y a autant de danger à interpréter mécaniquement la conscience, qu'il y en eut, pour les spiritualistes éclectiques, à faire dépendre ses manifestations d'une âme immuable, douée de facultés et pourvue d'idées innées.

Ainsi que l'écrivait Hannequin (*Introduction à la psychologie*, p. 9) :

« Tous les phénomènes observables se partagent en deux catégo- « ries bien distinctes : phénomènes qui sont essentiellement *nôtres*, « qui sont inétendus, et que notre conscience seule saisit : ce sont « les *phénomènes psychiques* ; et une multitude d'autres phéno- « mènes, qui sont naturellement ou qu'en tous cas nous plaçons hors « de nous, qui sont étendus et mobiles, et que toutes les consciences « différentes de la nôtre, celles des autres hommes ou celles des « animaux, peuvent appréhender ou saisir au même titre que nous : « ce sont les phénomènes qui nous sont extérieurs, qui appartien- « nent à la *nature*, et qu'on pourrait appeler les *phénomènes phy- « siques*. »

Tandis que ces derniers s'expliquent par le mouvement et l'espace, les phénomènes psychiques présentent un caractère de *pénétration* que l'analyse réflexive de J. Lagneau nous a fait comprendre suffisamment (V. *Revue du Mois*, mai 1906). La réalité consciente se manifeste donc par d'autres caractères que les phénomènes physiques : c'est se condamner à ne pas la connaître que de la réduire à des éléments extérieurs les uns aux autres et étrangers à la pensée : car ce n'est pas après avoir exclu celle-ci de ces éléments que, par un miracle, on la retrouvera dans leurs combinaisons ; n'est-ce pas pourtant ce que l'on fait quand, par exemple, on prend nos déterminations pour la résultante de motifs étrangers à la personnalité de celui

leurs enfants aux écoles qui leur conviennent » ; un critique définissait récemment la liberté d'une manière originale et quelque peu paradoxale : « une déformation emphatique de l'idée de privilège[1] ».

Cependant, la phraséologie révolutionnaire laisse percer sous sa forme désuète et ampoulée, des arguments, — toujours les mêmes, — les éternels arguments, que l'on a employés et usés dans cette question de la liberté de l'enseignement, et il est intéressant de voir que, il y a plus d'un siècle, la question de doctrine était au même point qu'aujourd'hui, et que les hommes politiques actuels semblent parfois répéter, avec un esprit plus moderne, les idées des députés du Corps législatif, en l'an VI et l'an VII.

PAUL M. BONDOIS.

[1] R. de Gourmont. *La culture des idées*. 1900. in-8.

---

renoncer au dogmatisme commode qui, de la richesse de la vie mentale, extrait quelques formules, imitées des rapports mécaniques, telles que les rapports d'association des psychologues anglais, la loi psychophysique ou les explications du matérialisme psycho-physiologique. Il estime que le psychologue doit envisager sans découragement la complexité de la pensée, tenter de l'éclairer par l'intérieur et de la saisir dans sa réalité totale, sans la fragmenter ni l'arracher à elle-même.

La réalité consciente que nous vivons en nous, est autre chose que les combinaisons d'atomes ou les mouvements dans l'espace par lesquels on tente d'expliquer les faits dits matériels ; il y a autant de danger à interpréter mécaniquement la conscience, qu'il y en eut, pour les spiritualistes éclectiques, à faire dépendre ses manifestations d'une âme immuable, douée de facultés et pourvue d'idées innées.

Ainsi que l'écrivait Hannequin (*Introduction à la psychologie*, p. 9) :

« Tous les phénomènes observables se partagent en deux catégo-
« ries bien distinctes : phénomènes qui sont essentiellement *nôtres*,
« qui sont inétendus, et que notre conscience seule saisit : ce sont
« les *phénomènes psychiques* ; et une multitude d'autres phéno-
« mènes, qui sont naturellement ou qu'en tous cas nous plaçons hors
« de nous, qui sont étendus et mobiles, et que toutes les consciences
« différentes de la nôtre, celles des autres hommes ou celles des
« animaux, peuvent appréhender ou saisir au même titre que nous :
« ce sont les phénomènes qui nous sont extérieurs, qui appartien-
« nent à la *nature*, et qu'on pourrait appeler les *phénomènes phy-*
« *siques*. »

Tandis que ces derniers s'expliquent par le mouvement et l'espace, les phénomènes psychiques présentent un caractère de *pénétration* que l'analyse réflexive de J. Lagneau nous a fait comprendre suffisamment (V. *Revue du Mois*, mai 1906). La réalité consciente se manifeste donc par d'autres caractères que les phénomènes physiques : c'est se condamner à ne pas la connaître que de la réduire à des éléments extérieurs les uns aux autres et étrangers à la pensée : car ce n'est pas après avoir exclu celle-ci de ces éléments que, par un miracle, on la retrouvera dans leurs combinaisons ; n'est-ce pas pourtant ce que l'on fait quand, par exemple, on prend nos déterminations pour la résultante de motifs étrangers à la personnalité de celui

qui agit, et qu'on leur accorde une intensité, abusivement exprimée par une quantité cardinale, ou encore lorsque l'on veut expliquer les rapports logiques qui constituent la pensée par certaines attractions entre des idées qui ne seraient que des sensations appauvries ? Le rationalisme de J. Lagneau est d'accord avec la critique de M. Bergson pour repousser ce genre d'interprétation de la vie consciente.

I. — Exposé de la méthode intuitive employée par M. Bergson [1]

Quel est le point de vue auquel se place M. Bergson pour analyser la vie consciente ? Essayons d'abord de le caractériser en quelques mots : la pensée, pour lui, est une activité qui se définit essentiellement par la qualité et la liberté. Qualitative, elle l'est en ce sens que chaque acte conscient, comme tel, a sa nuance propre : un acte conscient, dans son intégralité, est l'expression de la personnalité qui l'affirme, il traduit un moment unique de cette personnalité tout entière, avec ses efforts, ses sentiments, sa note particulière, son attitude ; le développement même de la vie psychique, que modifie en chaque instant le fait seul d'éprouver un sentiment, d'accomplir un effort pour penser et pour agir, exclut toute répétition ; vie et conscience impliquent transformation continue. Et tandis qu'un système mécanique peut être ramené au point initial et repasser par les mêmes phases, la personnalité continue à se transformer sans jamais revenir à un état antérieur. Chacun de ses moments a donc une valeur individuelle, une qualité, une nuance propre. Ce qui échappe en nous à la nature qualitative, ce sont exclusivement les suites d'actes, extérieurs à notre nature, conventionnels, appris, et les séries d'abstractions imposées par la vie sociale : ces produits forment l'automatisme qui s'ancre en nous en vertu de l'habitude ; il n'en est pas ainsi des volitions, des idées, des sentiments qui viennent du plus profond de nous-mêmes ; ceux-ci expriment notre vie intérieure, notre personnalité, ne se répètent pas et gardent par conséquent leur valeur qualitative. Et c'est eux qui intéressent le psychologue. Ainsi

[1] Pour l'exposé intégral du système de M. Bergson, je renvoie le lecteur à la *Revue des cours et conférences*, 15e année, nos 4, 8 et suiv. et à la *Belgique artistique et littéraire*, nov. et déc. 1905, avril 1906.

M. Bergson oppose au besoin des sciences mécaniques de tout ramener à la quantité, un des caractères essentiels des faits psychiques, la qualité.

M. Bergson reconnaît ensuite à la vie consciente la liberté : sans doute un certain nombre de nos actions — tantôt plus, tantôt moins — s'automatisent en vertu de la loi de l'habitude ; l'habitude, loi biologique, psychologique et sociale, recouvre d'un ensemble d'attitudes conventionnelles, notre personnalité profonde ; celle-ci cependant subsiste et se traduit par des manières d'agir et de penser qui caractérisent chacun de nous et le font reconnaître entre tous ; or, de tels actes spécifiques, caractéristiques, ne s'expliquent pas par l'intervention de motifs extérieurs au caractère ; des motifs identiques provoquent chez divers individus des réactions différentes ; ce ne sont pas non plus des causes d'ordre biologique qui suffisent pour expliquer les plus personnels de nos actes ; dès que nous agissons selon nos sentiments, notre acte ne s'explique que par ces sentiments, c'est-à-dire par le caractère profond de chacun de nous : or un acte ainsi défini est un acte unique en son genre, un acte libre. Il faut donc ajouter à la qualité, dans la définition de la vie mentale, la liberté.

Ici encore, l'étude des faits psychiques ne peut se réduire à celle des faits physiques, pour lesquels le savant admet, comme postulat, un enchaînement rigoureux et nécessaire. Les sciences physiques se représentent les faits par des mouvements mesurables dans un espace homogène ; elles sont amenées à ce genre de représentation par les besoins pratiques, pour la satisfaction desquels il nous est indispensable de délimiter exactement les objets que vise notre action ; pour délimiter ces objets, il faut l'espace ; pour connaître leurs relations entre eux et par rapport à nous, il faut le mouvement ; mouvement et espace se mesurent ; la quantité cardinale et l'espace dans lequel se passent les mouvements sont une seule et même notion ; mais en interprétant ainsi la nature, la science procède par abstraction ; elle substitue la mesure et la loi, rapports abstraits, au caractère propre de chaque chose ; elle obtient par ces procédés, des schèmes utiles à l'action ; de même la philosophie qui s'inspire de l'abstraction scientifique, remplace l'impression par le concept et par le mot qui représente ce concept. La vie sociale a des exigences analogues de simplification, et le langage aide à

fixer cette manière abstraite de penser. Il se forme ainsi un automatisme caractérisé par le système « langage, science et vie sociale ». D'où une habitude qui tend à nous envahir; elle a tant de force, en vertu même de son utilité, que nous en gardons une tendance à spatialiser même ce qui ne se ramène réellement ni à la quantité ni à l'espace : notre vie consciente. Cette tendance, selon M. Bergson est la source d'erreur des systèmes psychologiques qui prétendent appliquer à l'esprit les procédés utiles à la connaissance de la nature.

Cela admis, les méthodes des sciences physiques et celles de la psychologie ne peuvent être identiques : si pour la science, le langage et la vie pratique, nous avons recours aux procédés du raisonnement abstrait, qui nous permet d'isoler les objets les uns des autres dans l'espace et de les soumettre à la mesure, la vie intérieure par contre, c'est-à-dire la seule réalité profonde, directe, immédiate, nous ne pouvons la pénétrer que par l'*intuition*. L'intuition est ce genre de perception qui nous fait éprouver ce qui se passe en notre conscience comme une impression vécue, avec les sentiments qui en font partie, et simultanément, les idées qui surgissent en nous comme écloses de l'impression elle-même, enfin l'effort qui s'épanouit du dedans au dehors et se traduit en attitudes, en expressions, en actes volontaires.

L'intuition est donc essentiellement psychologique et interne; elle ne recourt ni à l'analyse ni au raisonnement abstrait; elle est directe et faite de pénétration comme le fait psychique qu'elle éclaire. Et elle en éclaire non quelque face extérieure, mais elle l'illumine par le dedans. L'intuition appréhende les données de la conscience d'une manière *immédiate*, synthétique. M. Bergson considère l'intuition comme la source de toute connaissance psychologique, bien plus, de toute métaphysique (*Introd. à la métaphysique*, Revue de métaphysique et de morale, janvier 1903). Car le métaphysicien n'emploiera pas les méthodes des sciences qui procèdent par abstraction et substituent au réel qualitatif la mesure quantitative et spatiale, le concept à l'impression, le mot à l'image; il procédera pour toutes choses comme le psychologue pour sa propre vie consciente : par un effort de sympathie intellectuelle il tâchera de se transporter au cœur même de ce qui se meut; et le mouvement, que le savant ne connaît que dans l'espace et par la

mesure, c'est-à-dire par des éléments extérieurs, le philosophe le saisira par le dedans, comme réalité psychologique, comme tension, ayant une valeur qualitative et une plus ou moins parfaite liberté.

Ainsi, non seulement la conscience claire d'une délibération volontaire, d'un effort intelligent, est accessible à son esprit : mais encore, toutes les manifestations possibles de la vie intérieure dont il porte en lui-même la vision, toutes il les éprouvera en lui comme autant de tensions, de puissances virtuelles gonflées de vie, et toutes il pourra les suggérer par le langage : mais il évitera le langage froid et rationnel du pur concept; il s'exprimera en images, et pour chaque état intérieur il inventera des images diverses, afin d'en éclairer la mobilité et d'éviter que l'esprit ne s'attache à une seule d'entre elles et n'appauvrisse ainsi la vivante réalité.

Du point de vue auquel il se place dans sa psychologie et sa métaphysique, M. Bergson est amené à critiquer les théories mécanistes, déterministes et matérialistes en psychologie. Et d'abord, faire de la sensation un élément qui puisse être isolé et mesuré, lui appliquer la quantité cardinale et chercher le rapport entre ses degrés d'intensité et ceux de l'excitation extérieure qui l'a provoqué, n'est-ce pas appliquer à la vie mentale un procédé d'abstraction qui la dépouille précisément de ses caractères essentiels ? En fait, aucune sensation ne peut être séparée de la qualité, de la nuance d'une part, et d'autre part de l'ensemble dont elle n'est que l'aspect extérieur, c'est-à-dire des états affectifs, des volitions et des idées auxquels elle se rattache; il n'existe pas de sensation à l'état isolé; à plus forte raison la sensation ne se présente-t-elle pas en nous comme une échelle graduée, une série de poids de plus en plus lourds, d'intensités sonores, visuelles, etc. Elle peut aider à apprécier une excitation extérieure; cette dernière est mesurable, puisqu'elle est espace, mouvement, nombre; mais la sensation, en tant que ressentie, n'est rien de tout cela; elle est un fait psychologique et ne vaut qu'autant qu'une conscience la perçoit. Ce qui est vrai de la sensation l'est plus encore de l'émotion et du sentiment. Et si l'on dépouille les faits conscients de leur nature qualitative, ils n'offrent plus d'intérêt pour le psychologue : celui-ci doit leur conserver leur manière propre, les saisir par intuition, dans leur vie intégrale.

S'agit-il maintenant de la conservation d'impressions perçues, de leur combinaison et, en général, de la manière dont nos idées s'associent, de la durée psychologique et de la mémoire, les explications mécanistes ne rendent pas compte non plus de la vie mentale. Dire que nos idées s'associent suivant des lois de contiguïté et de succession, c'est considérer ces idées comme autant d'atomes psychiques juxtaposés, qui s'ajusteraient à la manière de corps en mouvement dans l'espace homogène du physicien : or l'analyse des idées montre que leurs rapports mutuels ne sont pas des rapports spatiaux; la vie mentale est inexplicable sans l'unité, la pénétration, la synthèse : nous formons chaque fait conscient en synthétisant, par un acte unitaire, un ensemble de notations qui, prises comme éléments indépendants, ne pourraient se combiner. Chaque pensée porte la marque de l'activité du sujet pensant; rien n'est dans les sens qui ne dépende de l'intelligence.

Ensuite, dire que nos souvenirs sont rangés dans un temps homogène dont une dimension de l'espace serait le schème, c'est substituer de nouveau une image spatiale à ce qui n'a rien de commun avec l'espace; au surplus, l'analyse de la mémoire nous fait comprendre que pour retrouver une idée liée avec celle qui nous occupe dans le moment, nous ne remontons pas, anneau par anneau, une chaîne de souvenirs, mais l'idée présente évoque, par une affinité tout intérieure, souvent inconsciente, un aspect de notre vie, une expression de notre personnalité, une synthèse antérieure, et c'est l'écho de tout cela qui résonne en nous et provoque le souvenir. La durée psychologique n'a donc rien de commun avec le temps à une dimension; elle ne consiste pas à retrouver un atome psychologique parmi une série de pareils atomes échelonnés sur une ligne; elle est plutôt semblable à une suggestion ; elle est unie à ce que nous avons vécu et reste essentiellement qualitative. Elle ne s'explique ni par des lois d'association imitées de l'attraction des physiciens, ni par un raisonnement qui choisirait dans le passé, en les comparant, les idées conservées par la mémoire. La durée psychologique est inséparable du caractère, celui-ci est dynamique, il est puissance et tension.

C'est le caractère enfin qui, pour M. Bergson, explique les actes volontaires. Le jeu des motifs inventé par les déterministes lui semble un peu naïf : l'on prétend ici encore appliquer des moyens de mesure mécanique à la vie de l'esprit. Une volition serait le résultat d'un conflit entre des motifs dont chacun serait doué d'une certaine intensité; le plus fort déciderait de la résolution. Or, la plupart de nos décisions, loin d'être la résultante d'une pesée de motifs, échappent au calcul des raisons, et les plus nettement volontaires d'entre elles sont souvent les plus rapides; elles semblent surgir du caractère, elles le projettent au dehors; ce qui soutient nos actes et les provoque, ce ne sont pas des motifs mais des sentiments, et qu'est-ce qui est moins extérieur, moins mesurable, moins facile à sonder qu'un sentiment?

M. Bergson considère que mieux un acte exprime nos sentiments, notre caractère, notre personnalité tout entière, plus il est libre. Les actes qui, par la loi de l'habitude, s'automatisent, perdent leur caractère personnel et libre pour devenir conventionnels et mécaniques.

L'activité psychique ne se décompose donc pas en éléments; au contraire elle est pénétration, synthèse et unité. La personnalité est tout entière présente en puissance et en tension à chaque moment. Il y a donc entre l'esprit et le corps une différence essentielle : car celui-ci ne se présente que sous forme d'étendue et de mouvement. Cependant l'un ne se passe pas de l'autre; l'activité psychique est liée à l'organisation d'un système nerveux. Après une longue étude sur les dernières recherches anatomiques et physiologiques relatives à l'aphasie, étude critique très approfondie (*Matière et mémoire*, Paris, Alcan, 1896), M. Bergson conclut que le rôle du cerveau n'est pas d'emmagasiner des images ni de former des idées; le système nerveux est exclusivement orienté vers l'action; il répond aux excitations par des mouvements, non par des idées : or idées et mouvements dans l'espace ne se ressemblent pas; là, synthèse; ici, succession, transmission de point en point. Ce sont deux genres de faits différents et cependant la pensée organise et pénètre le mécanisme. Nous n'avons pas à exposer ici l'ensemble des idées de M. Bergson à ce sujet, mais sa méthode et sa conception de la science psychologique.

II. — Comparaison entre la méthode intuitive de M. Bergson et la méthode réflexive de J. Lagneau.

Les considérations qui précèdent nous expliquent pourquoi M. Bergson reconnaît à l'intuition une valeur éminente comme méthode psychologique ; s'il admet l'utilité de certaines méthodes expérimentales, tout spécialement de la pathologie mentale, il accorde pourtant à la méthode intuitive une importance primordiale : elle reste pour lui la véritable méthode psychologique.

Comme la méthode réflexive chez J. Lagneau, la méthode intuitive de M. Bergson ne s'est pas formée *a priori* en son esprit; elle s'est précisée au contact des faits; c'est l'analyse de la réalité psychique qui en a rendu l'emploi nécessaire. Dès que la nature synthétique de la vie mentale est reconnue, il faut lui appliquer des méthodes qui l'explorent sans devoir au préalable la scinder ; de plus, si le caractère dominant du fait psychique est d'être ressenti et non pas de doubler plus ou moins exactement l'excitation physique, une méthode qui tâche de rendre compte du fait psychique en lui-même est indispensable et les autres méthodes ne pourront la remplacer. Ainsi, dans les cas pathologiques, le médecin interroge le malade, écoute les descriptions qu'il fait de son état ; l'expérimentateur s'aide des données que le sujet lui livre en décrivant ce qu'il éprouve ; quand le médecin observe les mouvements d'expression du sujet ou enregistre les changements des rythmes organiques de celui-ci, c'est pour les mettre en rapport avec ses états conscients ; il éclaire son plan d'expériences par les données que lui livre son malade en décrivant ce qu'il éprouve. La méthode réflexive et la méthode intuitive admettent toutes deux l'irréductibilité de la vie mentale à des éléments mécaniques, la nécessité de ne pas la fragmenter, en un mot, son caractère de pénétration. De plus, comme pour J. Lagneau, la psychologie, pour M. Bergson, conduit à la métaphysique, par une voie différente sans doute, mais elle y conduit.

Les différences entre ces deux méthodes me paraissent se définir comme suit : l'intuition, chez M. Bergson, porte sur les données conscientes en tant que vécues, immédiatement res-

toute organisation, tout système naturel se meut entre ..mites que les faits nous obligent à concevoir, mais ..cune réalité n'atteint ; n'importe quel aspect de la réalité ..e toujours entre ces deux limites : nous pourrions les appeler l'infini et l'unité. L'infini, c'est aussi l'irrationnel, la dispersion, la matière, le continuel devenir, le qualitatif pur. L'unité, c'est la concentration rationnelle, c'est l'ordre dans ce qu'il aurait d'absolu et de parfait. Jamais l'unité rationnelle parfaite n'est réalisée de toutes pièces ; elle est une limite idéale.

Comme toute organisation, la vie consciente, si on l'analyse, conduit à la conception nécessaire de ces deux limites ; elle subit l'influence de l'une et de l'autre sans se confondre jamais avec aucune des deux. Il est entendu qu'en tout ceci, limite est un terme symbolique, l'infini et le rationnel s'interpénétrant partout.

Orientée exclusivement vers le qualitatif et le devenir, la conscience présenterait l'image d'un nombre incalculable de sensations avec des nuances qui changeraient sans cesse, et d'émotions suivies de réactions sans lien.

Réduite au rationnel pur, elle se manifesterait par un ordre strict, exempt de toute contradiction et de toute oscillation comme de tout imprévu. Cette dernière hypothèse est aussi peu réalisable que celle d'une vie psychique purement qualitative.

Ni l'un ni l'autre de ces états, pure qualité ou pure raison, n'existe dans la conscience. Mais la conscience humaine en particulier, et toute vie psychique en général, dont elle n'est qu'une manifestation, se définit par la synthèse du qualitatif en un état d'organisation qui se rencontre dès la mémoire la plus élémentaire. Or, l'organisation est la marque du rationnel. Dans la vie psychique, il n'y a pas de qualitatif pur, même si l'on considère les impressions qui paraissent les plus directes. La moindre sensation est déjà une synthèse. Inversement, le rationnel pur n'existe pas non plus, la durée (caractère de tout ce qui vit et se développe) ne se comprenant que par la diversité de ses moments.

Dans la conscience humaine, la synthèse psychique est inséparable de la pensée par concept, qui assure, en vertu de sa nature logique, un lien aux aspects différents de la vie cons-

appliquée; elle en conserve les avantages et évite les abu quels elle a donné lieu ; M. Bergson en effet se garde b renouveler le système conventionnel des facultés de l'âm n'abandonne pas le terrain des faits, la réalité psychique ses nuances multiples ; il la respecte et ne l'enserre pas dans une classification arbitraire. La méthode offre cette caractéristique originale, qu'elle rend avec une admirable finesse l'impression exacte de la vie intérieure et emploie, peut-être pour la première fois dans la science psychologique, la manière de l'artiste, en présentant de véritables tableaux bien vus, et en choisissant le point exact d'où le spectacle des états conscients apparaît dans le meilleur éclairage.

En cela, M. Bergson innove, si on compare ses livres aux descriptions des psychologues anglais. Ce n'est pas, comme chez ces derniers, une tentative de décomposition, une recherche des éléments : c'est un fait psychique pris sur le vif, dépouillé de tout ce dont l'habitude le recouvre, et frappé directement des rayons de l'intuition la plus lumineuse.

Quelles que soient les objections que l'on puisse adresser à la notion de données immédiates dans la conscience, l'utilité et la valeur de la méthode intuitive n'en sont pas moins évidentes ; mais elle exige de celui qui l'emploie beaucoup de tact et un coup d'œil précis. L'ère des monographies faciles, des classifications trompeuses, des explications superficielles et des solutions simplistes pourrait ainsi se clore bientôt au grand profit de la connaissance de l'esprit. En tous cas, chez les psychologues, aujourd'hui, la vie intérieure reprend son entière valeur et semble à l'abri désormais des systèmes qui prétendaient la reconstruire au moyen d'éléments dont elle était au préalable exclue.

III. — Conclusion

La vie consciente, prise dans son ensemble et considérée comme un système, abstraction faite des différences individuelles, réalise un type d'organisation bien défini : elle présente certains caractères logiques ; ces caractères permettent de déterminer quel est, pour la vie consciente, l'équilibre le plus stable.

s ses manifestations, en un mot sans la synthèse mentale. nfin une affirmation importante, commune à J. Lagneau et . Bergson, c'est la liberté attribuée à l'esprit. Cette liberté ste, pour M. Bergson, dans les actes qui émanent de la personnalité tout entière. Pour J. Lagneau, elle provient de l'unité rationnelle : personnalité désigne, ici aussi, ce qu'il y a de plus profond dans la conscience ; mais ce n'est plus par explosions qu'elle se manifeste, en brisant par endroits l'automatisme qui la recouvre ; elle apparaît comme synthèse de la multiplicité sensible dans l'unité, organisation orientée vers plus d'harmonie. Pour J. Lagneau donc, le concept est acte de l'esprit, non convention parasite ; il ne divise pas les manifestations de la vie psychique en deux forces ennemies, le qualitatif libre et l'automatisme. Mais science, langage et vie sociale lui apparaissent comme expressions du développement rationnel : ce sont des moyens employés par la pensée pour arriver à un accord plus parfait entre les esprits, en substituant à ce qu'il y a de trop individuel dans la sensation et dans l'impression du moment, des concepts et des idées. Quel est le principe qu'invoque M. Bergson pour expliquer l'accord et l'harmonie des personnalités libres et qualitativement différentes qui peuplent l'univers ? C'est un problème dont il n'a pas encore donné la solution.

Quoi qu'il en soit des conséquences métaphysiques des deux méthodes, la méthode intuitive permet d'explorer la conscience sans la scinder ni l'appauvrir. M. Bergson en a fait constamment un emploi très heureux ; il évoque admirablement les différents aspects de la vie consciente dans leur mouvement et montre comment ils se développent. Prenons, comme exemple, la sensation d'effort. Elle présente plusieurs moments qui semblent se succéder comme s'ils sortaient l'un de l'autre et tous, ils sont la réalisation d'une tension intérieure, l'expansion d'une volition. La méthode intuitive prend une série d'instantanés, en pleine vie, dans la réalité mouvante de ces processus ; elle décrit le passage de l'état de tension à la réalisation ; elle analyse les sensations qui accompagnent l'effort, fixe le déploiement de l'effort dans ses différents moments ; elle suit, pour chaque aspect du processus, l'impression vivante.

Ainsi conçue, l'intuition présente certaines analogies avec l'observation interne que de tous temps les psychologues ont

senties, spontanées. Réalité qualitative, irréductible à des ports rationnels autant qu'indécomposable en éléments, tel apparaît la vie mentale ; il y a quelque chose d'absolu dans prit, quelque chose qui se traduit par les caractères du qu tatif et du libre ; entre les individus, pas de différence de degré ; mais chacun a sa nuance propre ; quoique la personnalité de chacun soit plus ou moins envahie par le moi parasite (développé par le système « langage, science, vie sociale »), à certains moments elles apparaît, elle éclate au dehors en explosion de liberté ; l'intuition mettra en lumière la vie propre de l'esprit, qualitative et libre.

La méthode réflexive, par contre, part de ce fait que toute manifestation psychique est à la fois du vécu et de l'*idée* ; chez l'homme la conscience est inséparable d'une certaine réflexion ; le fait conscient n'est jamais purement qualitatif ou immédiat, mais présente cette particularité qu'il est en même temps idée, qu'il se réfléchit. Or, le propre d'une idée est de ne se comprendre que par son contexte, c'est-à-dire par ses rapports avec d'autres idées. Nous ne pourrions même nous rendre compte d'un sentiment (le plus immédiat des faits conscients), s'il n'en existait une idée qui le met à sa place dans l'ensemble des rapports intelligibles par lesquels se définit tout objet de pensée. Ce que nous livre la conscience n'est jamais purement qualitatif ; le qualitatif pur est une limite, non une réalité ; toutes nos représentations sont, en même temps qu'impressions vécues, idées ; les idées sont inconcevables en dehors des systèmes de rapports qui les unissent ; en les démêlant par l'analyse, on découvre qu'aucune d'elles n'est absolue, mais que chacune est complexe et se résout en rapports rationnels.

Les deux méthodes diffèrent donc en ce que l'intuition s'efforce de saisir, par une vision intérieure directe, la vie consciente, tandis que la réflexion porte sur les idées que nous en avons ; et c'est finalement en idées, c'est-à-dire en systèmes de rapports logiques, que consiste pour elle la réalité intelligible. Les deux méthodes, abstraction faite de la conception psychologique qu'elles impliquent, peuvent donc s'employer utilement, l'une pour raviver les états conscients, l'autre pour en trouver les conditions. Et toutes deux, elles admettent que la réalité consciente ne se réduit pas à des rapports mécaniques et spatiaux ; l'esprit ne se comprend pas sans l'interpénétration de

ciente. Il se produit en toute conscience un travail de choix et de délimitation, complément de la synthèse. De la moindre sensation à l'idée la plus abstraite, de l'émotion au sentiment le plus intellectualisé, toute la vie consciente porte la marque de l'esprit.

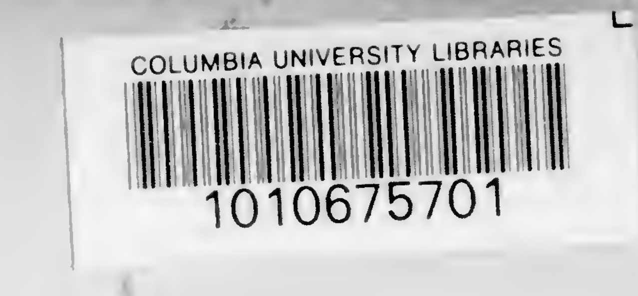
La synthèse consciente n'est pas le résultat d'un travail d'idées pures opérant sur l'infini ; ce travail se réalise toujours dans une personnalité. Au point de vue psychologique, la personnalité se traduit en une série d'*actes* de pensée. Par ces actes se fusionnent et la manière propre dont l'individu est affecté et le caractère rationnel de la pensée. Par son caractère rationnel, la pensée, qui est une, est semblable chez tous les êtres pensants : dès que ceux-ci ont un langage commun, ils sont capables de communication et d'accord. Par les différences individuelles (organisme, milieu, etc.) l'acte synthétique de pensée s'adresse chaque fois à un aspect différent de la multiplicité infinie : d'où les différences entre les produits de l'acte de pensée, selon l'individu et le moment. Plus la représentation consciente se rapproche de la nuance sensible ou de l'émotivité affective, plus elle s'individualise, plus elle est voisine de la qualité.

Au contraire une représentation qui vaut par l'idée qu'elle traduit est moins individualisée, plus voisine de ce qui se comprend par la raison, en un mot, de l'unité idéale que nous concevons comme rationnelle. Mais dans l'un comme dans l'autre cas, il faut l'acte personnel de pensée pour créer la représentation consciente avec son expression définie et son symbole (geste, mot, image, signe, etc.). La personnalité désigne l'être conscient et vivant dont le rôle, comme tel, est l'organisation rationnelle des impressions qu'il reçoit de l'infini auquel il se rattache en tant qu'individu.

En même temps que le progrès rationnel dans la conscience, se produit constamment un tassement, un dépôt, une tendance à répéter l'acquis : loi qui existe chez tous les êtres vivants. C'est la loi de l'habitude. Sans cesse un passage se fait de l'acte conscient à l'automatisme par la répétition et l'habitude. Une conscience élémentaire se fixe très vite : au contraire, plus la conscience est complexe, mieux elle est capable de renouvellement. Chez l'homme, l'automatisme créé par l'habitude présente des effets nuisibles à côté d'effets utiles.

Les méthodes psychologiques se classent très aisément dès qu'on a compris ces principes. Un fait conscient est toujours complexe. Veut-on étudier ce qui, dans la conscience, est orienté vers la multiplicité, l'individuel, le vécu ? La méthode de M. Bergson sera parfaite. S'agit-il de chercher le rationnel dans la vie mentale ? La méthode réflexive de Jules Lagneau nous permettra de dégager du fait conscient les caractères de la pensée. Avons-nous atteint de cette façon la personnalité et les idées auxquelles elle participe ? La psychologie apparaît alors comme une préparation à la métaphysique. Enfin, nous intéressons-nous spécialement à l'individu comme organisme et aux rapports entre l'organisme et la conscience, les méthodes expérimentales devront être employées, spécialement les méthodes de comparaison qui considèrent différents stades du développement de l'intelligence et les méthodes pathologiques avec l'orientation que M. le Dr Pierre Janet et ceux qui travaillent dans le même sens que lui, ont su leur imprimer.

GEORGES DWELSHAUVERS.


COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
1010675701